

Courts toujours, Nouvelles d'ailleurs et d'autrefois

Luc Chaput

Number 213, May–June 2001

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/36471ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Chaput, L. (2001). Review of [Courts toujours, Nouvelles d'ailleurs et d'autrefois]. *Séquences*, (213), 26–27.

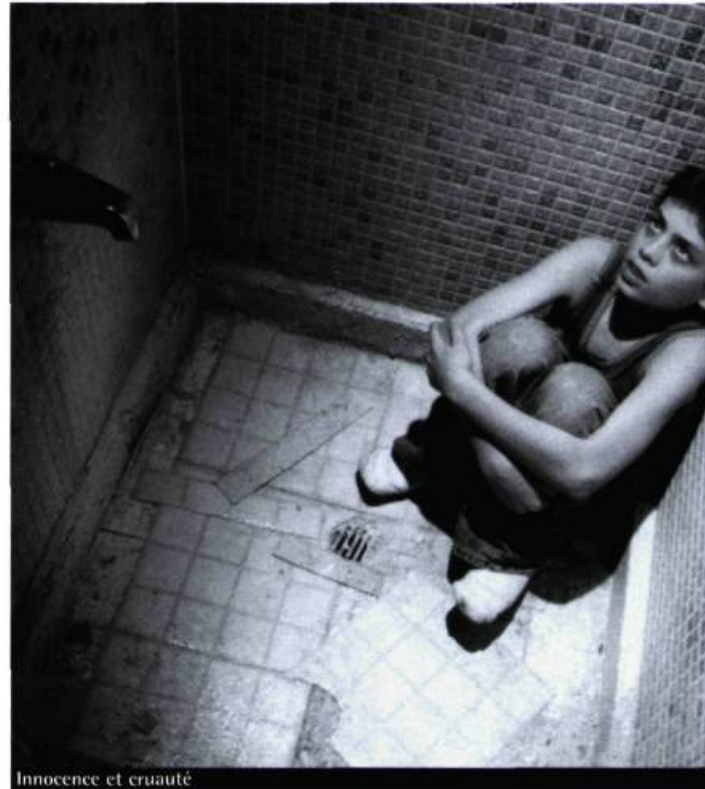
Divided Into Zero

Il y a quelque chose de foncièrement déchirant dans le moyen métrage de Mitch Davis. Le personnage principal traverse une crise existentielle qui déforme sa pensée, mais qui en même temps le place dans une sorte de rêve délirant où Éros et Thanatos s'entrecroisent et s'agitent dans un va-et-vient stupéfiant. À l'instar de Karim Hussain dont il a produit le premier long métrage (voir critique de *Subconscious Cruelty*, p. 51), Davis privilégie le côté *gore* tout en le déconstruisant selon une mécanique bien huilée. Dans *Divided Into Zero*, la caméra se soustrait à l'action, lui accordant une place préférentielle.

Innocence et cruauté, sensualité et décrépitude se confondent dans cet hommage à la sensibilité de l'écrivain George Bataille, dont l'œuvre abordait comme principaux éléments thématiques l'érotisme et la mort. L'acte de chair hétérosexuel est ici sublimé, montré comme un rituel voluptueux où les parfums de la pureté et des immondices s'amalgament et finissent par se confondre. Le corps est ici sujet à maintes expérimentations. La caméra le filme dans ses variantes les plus extrêmes, le dissèque, le manipule.

Réflexion sur le cinéma, *Divided Into Zero* traite du sexe et de la mort comme des métaphores de la vie et de sa finitude, véritables forces motrices qui ont marqué les principaux courants cinématographiques dans le domaine de la narration. Mais comme dans le cas du film de Karim Hussain, l'enthousiasme l'emporte souvent sur le rationnel. À l'avenir, et comme son acolyte, Mitch Davis devra accorder plus de rigueur à la mise en scène et à la logique du récit. C'est une simple question d'équilibre.

Élie Castiel



Innocence et cruauté

Canada [Québec] 1999, 34 minutes — Réal. : Mitch Davis — Scén. : Mitch Davis — Int. : Philippe Daoust, Max Firatli, Griffith Brewer, Stephanie Kepman — Contact : Infliction Films.

Courts toujours Nouvelles d'ailleurs et d'autrefois



Monsieur Monsieur, de Stefan Miljevic

Pour la deuxième année consécutive, l'organisme montréalais de cinéma indépendant Main Film nous offre Courts toujours, sa série de rendez-vous mensuels avec les courts métrages. Les deux premiers de cette année, tenus en février et en mars, avaient pour thèmes « Rumeur sur la ville » et « Contes moraux ».

Le programme « Rumeur sur la ville » illustre la relation entre son et image. *Re:Sound*, de Mitchell Akiyama, construit un univers urbain à partir d'une promenade d'une jeune femme sur la rue Sainte-Catherine; des bruits sont greffés à ces images et nous mènent ailleurs. La protagoniste de *Traces dans le rocher du lointain*, de Majdi Le-Omari, est palestinienne; la lecture d'une lettre lui rappelle des souvenirs qui surgissent subitement et l'obligent à faire le point. Dans ses *Dernières Minutes du patrimoine*, le collectif Mouvement spontané pour la survie de l'Office national du film (MSSO) utilise des extraits du film *À Saint-Henri le cinq septembre*, réalisé en 1962 par Hubert Aquin, pour montrer l'esprit d'équipe qui avait alors cours à l'Office : 11 directeurs photo de



Great North

La légende d'un Grand Nord mythique

Les territoires du Grand Nord, ceux du Nunavik et du Labrador comme celui du Sapmi, couvrant le nord de la Suède, de la Norvège et de la Finlande, et de la presqu'île russe de Kola, au-delà du cercle arctique, recèlent d'innombrables merveilles : fjords et icebergs somptueux, aurores boréales à couper le souffle, tumultueuses rivières qui se font l'écho de la vaste et silencieuse toundra qui les borde, harde insaisissable de caribous et troupeaux de rennes semi-domestiques, coutumes et cultures des Inuits et de leurs cousins les Samis – aux chants de gorge des femmes inuites répond le *jojk*, chant traditionnel sami; aux igloos, d'étonnantes huttes de gazon –, merveilles que le médium IMAX permet de rendre dans toute leur splendeur.

Habilement construit sur un constant parallèle entre des images d'archives du fameux *Nanook of the North* (1920-1921) de Robert Flaherty évoquant le Grand Nord du début du siècle et des images contemporaines mettant en scène comme figure principale Adamie Inukpuk, le petit-fils de Nanook, de même qu'entre des images du Grand Nord québécois et suédois, *Great North* pointe les similarités et dissemblances entre ces deux peuples ancestraux, dont le caribou et le renne hantent les mythologies respectives, et suggère l'évolution qu'ont connue leurs conditions de vie et coutumes plutôt qu'il ne les expose.

Malheureusement, malgré les ambitions de ses créateurs, *Great North* se contente de réitérer les poncifs du genre. Tel ses prédécesseurs, il mise essentiellement sur la majesté des paysages et phénomènes qu'il donne à voir, sur laquelle se greffe quelques renseignements sommaires et une musique captivante devant également mousser l'émerveillement et l'émotion des spectateurs. Or, on aurait

espéré que les scénaristes dépassent les exigences du film éducatif destiné à un public moyen et que la trame sonore de Violaine Corradi se fasse moins insistante. En effet, c'est lorsqu'il sait écouter la nature qu'il filme et ses habitants que *Great North* éblouit. Lorsque l'indicible silence de ces contrées glacées se fait entendre; lorsque les chants de gorge des femmes inuites et des flammes qui vacillent illuminent la blancheur d'un igloo, devenu incandescent dans la nuit et le silence boréals – métaphore de cette immense chaleur d'une contrée que l'on suppose à tort froide et aride –; lorsque de jeunes *cow-boys* suédois semblent noyés dans un carrousel de rennes lors de la transhumance; lorsque la course effrénée d'une harde de caribous qui s'arrogent plateaux et rivières arctiques happe littéralement le spectateur – véritable poésie visuelle et sonore que cette séquence filmée du haut des airs, alors que l'ondulation de la harde se communique à la caméra.

Avec ses somptueuses images, *Great North* se contente de perpétuer la légende d'un Grand Nord mythique, spectaculaire parce qu'exotique, sans vraiment souligner – émerveillement et émotion obligent ! – que la disparition anticipée par Flaherty de ces civilisations et modes de vie millénaires progresse imperceptiblement, paradoxalement précipitée par ces moyens modernes (motoneige, moto, téléphone cellulaire, etc.) supposés faciliter la vie des Inuits et des Samis...

Dominique Pellerin

Le Grand Nord

Canada [Québec] 2000, 40 minutes – Réal. : Martin J. Dignard, William Reeve – Scén. : Georges-Hébert Germain, David Homel – Avec : Adamie Inukpuk, Tiivi Uqittuq, Serge Couturier, Nellie Alasua, Akinisie Sivvarapik, Sarah Surusillaq, Apmut Kuoljok, Lisbeth Blind – Dist. : TVA International.

cette boîte s'étaient alliés pour capter des images dans ce quartier de Montréal le 5 septembre, jour de la rentrée des classes. Ce qui frappe aujourd'hui en revoyant ce film, c'est le commentaire envahissant et littéraire de Jacques Godbout, plein de clins d'œil aux Français. Je cherche encore pourquoi, à l'époque, on a accusé ce film de « ridiculiser les pauvres ».

C'est par *Monsieur Monsieur* de Stefan Miljevic, à qui l'Association québécoise des critiques de cinéma (AQCC) a décerné son prix Claude-Jutra 2001 pour le meilleur espoir en réalisation, que débutait le programme « Contes moraux ». Le réalisateur fait preuve d'un sens inné de la mise en images dans cette présentation de poèmes à la fois drôles et sérieux de Jean Tardieu, où deux personnages appelés Monsieur discutent sur divers aspects de la vie; la notion de spectacle est renforcée par l'utilisation d'un orchestre tzigane et par l'interprétation enjouée des comédiens. Ce beau tour de force m'a incité à me délecter des œuvres de cet auteur français du XX^e siècle qu'est Tardieu.

On doit déplorer que les copies des films en langue anglaise ne soient pas sous-titrées. Dans *Seven Storeys*, d'après une nouvelle de Dino Buzzati, Boris Ivanov allie une vision sarcastique des hôpitaux à la démonstration de l'importance de l'environnement psychologique pour l'amélioration de la condition des patients; on y voit un patient du Dr Daddy, placé au 7^e étage à son arrivée, descendre étage par étage vers la mort. *Hindsight* de Susan Shipton est une variation sur l'idée que « la beauté est dans l'œil de celui qui regarde ». *Webcam* de Pascal Viau propose une excursion vidéo fictionnelle sur la place d'Internet et de ses chasse-trappes dans certaines vies. Christian Lalumière et Soupharak Keoborakoth ont réussi, dans *Bang! Bang!*, un vibrant mais un peu court hommage aux comédies musicales.

Nous attendons avec impatience la dernière série de représentations qui aura lieu à la fin du mois de mai.

Luc Chaput